

TnS Galas

Le programme

TnS Galas

TnS Galas

TnS Galas

23 avril – 3 mai

10 jours de fête et de création avec
les habitant-es Spectacles
Rencontres Bal Concert Ateliers

Les Galas du TnS

Du 23 avril au 3 mai 2025

Mercredi 23 avril

Valentina	19h
Lucarne Année #1	19h
Marius	21h

Jeudi 24 avril

Valentina	19h
Lucarne Année #1	19h
Marius	21h
Je suis venu te chercher	21h

Vendredi 25 avril

Valentina	19h
Lucarne Année #1	19h
Marius	21h
Je suis venu te chercher	21h

Samedi 26 avril

On se dit tout des Galas	11h–12h30
Valentina	14h30
Gooôuter	16h
Je suis venu te chercher	17h
Debout pour les élèves de Rudloff!	17h30
Jam des Galas	18h30–21h30
Lucarne Année #1	19h
Marius	21h

Dimanche 27 avril

Banco! géant	10h–12h30
Valentina	14h30
Gooôuter	16h
Je suis venu te chercher	17h
Debout pour les élèves de Rudloff!	17h30
Marius	21h

Mardi 29 avril

O'ptithéâtre	17h30
Valentina	19h
Marius	21h
Je suis venu te chercher	21h

Mercredi 30 avril

Valentina	19h
Marius	21h
Je suis venu te chercher	21h
Le bal des Galas	22h30

Vendredi 2 mai

Les Pontos font leur show	20h
Marius	21h

Samedi 3 mai

Marius	18h
Les Pontos font leur show	20h

Les Galas

ou la possibilité d'une création en commun

Et si la création au théâtre était, elle aussi, un bien commun sous-tendu par le droit universel et inaliénable à créer, comme il existe un droit universel et inaliénable à être soigné ?

Depuis l'arrivée de sa directrice Caroline Guiela Nguyen, le TnS veut réinventer, avec les habitant-es et les artistes, un modèle de théâtre public qui partage de manière réelle, non seulement ses moyens de production et ses espaces, mais aussi l'acte de création lui-même.

Le théâtre peut alors devenir ce que nous en faisons ensemble, autrement dit : une ressource ouverte, appuyée sur un faisceau de droits, incluant celui à la création, dont les publics ont été trop longtemps exclus.

Parvenir à ancrer la création artistique au théâtre dans l'élaboration commune d'une ressource, c'est permettre enfin qu'un geste esthétique construit à plusieurs, dans une hétérogénéité assumée qui s'écarte de l'écrasant pouvoir de la culture légitime, puisse révéler toute la puissance et la beauté des actrices ordinaires, à travers la présence d'une action dont ils et elles sont les sujets – plutôt que dans le caractère temporaire et utilitaire d'une représentation dont ils ne seraient que les objets.

Les Galas sont la forme privilégiée que prend ce geste au TnS : c'est la fête qui infuse la création d'une ressource théâtrale commune, rendant concrète la promesse d'émancipation si souvent proposée – mais si rarement tenue – aux publics.

Ces dix jours de fête permettent ainsi de nous retrouver pour réimaginer des formes de création collective donnant corps à un droit à la création élargi, qui ne serait plus réservé à quelques un-es. La réappropriation, esthétique et politique, de ce droit à créer résonne avec la théorie des communs, une approche de capacitation [empowerment] développée par la lauréate du prix Nobel d'économie Elinor Ostrom pour désigner les formes

d'usage et de gestion collective d'une ressource par une communauté.

Si les biens communs peuvent inclure des éléments tels que l'eau, l'air, les forêts, les océans, les logiciels *open source*, les connaissances partagées... pourquoi, après tout, donner un statut d'exception à la création artistique au théâtre ?

Rendre effectif l'accès à l'institution publique suppose de garantir pour toutes et tous un droit nouveau : celui de participer concrètement à la création, sans que la langue que l'on parle, le quartier d'où l'on vient, les goûts qui sont les nôtres, nos modes d'expressions et d'effusions minoritaires, la singularité et la complexité de nos histoires enchevêtrées, ne soient des freins. Ainsi, nous formons le socle d'une culture qui ne gagne sa légitimité que parce qu'elle est partagée, joyeuse et inclusive. La forme renouvelée de cette légitimité, que Caroline Guiela Nguyen qualifie comme « une égalité d'estime », le TnS fait le pari qu'elle ne peut pas se construire sans les habitants et les habitantes.

En ce sens, les Galas constituent un espace privilégié pour le modèle esthétique et politique que nous cherchons à inventer. Comme le disait Jean Haas, un acteur non professionnel dans la pièce de Claire Lasne Darcueil, *Je suis venu te chercher*, créer, c'est « participer à une fête à laquelle tout le monde est convié ».

Face aux esprits chagrins qui nous divisent, nous voulons donc étendre le domaine de la fête, repousser les limites du cadre de la création pour que cette dernière devienne ce qu'elle n'aurait dû jamais cesser d'être dans une institution publique conforme à son concept : un bien commun.

Najate Zougari, TnS





Traduis les mots mais ne les imagine pas

Du 23 au 30 avril 2025 Salle Gignoux

Valentina

Création au TnS Production
Spectacle en français et en roumain surtitré

Un soir, au retour de l'école, Valentina découvre un mot sur la table. Il a été écrit en français par le médecin, pour sa maman, qui ne parle pas la langue. Il faut traduire. Valentina se tient là, face à sa mère, la vérité imprononçable en bouche : une nouvelle qui pourrait abîmer le cœur et provoquer un incendie dans leurs vies. La vérité, on l'ordonne ou on la retire, on l'espère ou on l'étouffe. Elle est la flamme autour de laquelle gravite la nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen, écrite comme un conte, au plus près du métier d'interprète professionnel franco-roumain.

[Texte et mise en scène]
Caroline Guiela Nguyen

[Avec]
Chloé Catrin, Angelina Iancu et Cara Parvu [en alternance],
Loredana Iancu, Paul Guta, Marius Stoian
[et les voix de] Cristina Hurler et Adeline Guillot

[Dramaturgie] Juliette Alexandre

[Scénographie] Alice Duchange

[Consultation et interprétariat pour le roumain]
Natalia Zabrian

[Assistanat à la mise en scène]
Iris Baldoureaux-Fredon, Amélie Énon

[Son] Quentin Dumay

[Musique] Teddy Gauliat-Pitois

[Lumière] Mathilde Chamoux

[Vidéo] Jérémie Scheidler

[Cadreur] Aurélien Lossier

[Costumes]
Caroline Guiela Nguyen, Claire Schirck

[Maquillage] Émilie Vuez

[Stagiaire à l'assistanat à la mise en scène]
Noé Canel

[Film d'animation] Wanqi Gan

[Accompagnement des habitant-es acteur-rices]
Flora Nestour

Production Théâtre national de Strasbourg

Coproduction Piccolo Teatro di Milano –
Teatro d'Europa, Théâtre de l'Union, Centre
dramatique national du Limousin

Avec l'accompagnement du Centre des Récits
du TnS

Le décor est réalisé par les ateliers du TnS.

[Régie générale] Charles Ganzer

[Administration de production] Sophie Kloetzien

Remerciements à l'association Migrations
Santé Alsace et aux services de chirurgie
cardiaque et de cardiologie des Hôpitaux
universitaires de Strasbourg

À partir de 14 ans

Tous les jours à 19 h sauf sam. 26 et dim. 27
à 14 h 30 Relâche lun. 28

Durée estimée : 1h30

Valentina est une adaptation du conte *Valentina
ou la Vérité* paru aux éditions Actes Sud-Papiers
dans la collection « Au singulier », en avril 2025.

Avant-première au festival FIND – Schaubühne,
Berlin, les 9 et 10 avril 2025

Calendrier de tournée
– Du 23 au 30 avril 2025, Les Galas,
Théâtre national de Strasbourg
– Du 2 au 15 juin 2025, Les Abbesses,
Théâtre de la Ville, Paris

arte .3 grand est un événement
Télérama

Le cadeau de la fiction

Entretien avec Caroline Guiela Nguyen pour la création de *Valentina*

Quel est le point de départ fictionnel de la création? Peux-tu nous parler de l'envie qui a motivé ton projet artistique?

J'avais envie de travailler sur la question de l'interprète car j'ai toujours été persuadée que ce métier était révélateur de notre monde contemporain et de sa géographie actuelle. Cet acte me semble très proche du théâtre puisqu'il s'agit aussi de traduire la parole de l'autre. Donc on se trouve au centre du discours mais il faut aussi se faire disparaître.

Ma réalité familiale a aussi fait que c'est un interprète qui a réalisé le pont entre la langue que ma mère avait décidé de ne jamais me donner en héritage et moi.

Je raconte souvent cette anecdote : mon interprète au théâtre de la Schaubühne à Berlin n'étant pas disponible aux répétitions du matin, je lui ai demandé ce qu'elle faisait et elle m'a répondu : « j'accompagne des femmes ukrainiennes pour assurer la traduction au moment de leur accouchement ». Cette présence d'un intermédiaire externe, au moment qui est sans doute le plus intime d'une vie, m'a profondément marquée.

À l'occasion de mon arrivée au TnS, j'ai rencontré l'association Migrations

Santé Alsace et plusieurs interprètes : géorgien, albanais, afghan, turc, arabe, vietnamien, russe etc. Ils m'ont raconté les situations dans lesquelles ils avaient été obligés d'annoncer une mauvaise nouvelle : un refus du droit d'asile, une obligation de quitter le territoire, une maladie incurable, etc.

Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser à cette phrase de Racine que je cite de tête : « maudit soit celui qui annonce le malheur ».

Peux-tu revenir sur la rencontre avec l'association Migrations Santé Alsace? Comment a-t-elle contribué à nourrir ta vision artistique pour le projet?

Lorsque l'on ne donne pas d'interprète aux personnes allophones, on les empêche d'accéder à un droit fondamental, celui de se soigner, que les institutions publiques devraient garantir à toutes et tous dans un souci d'égalité.

Les membres de l'association m'ont également appris que, faute de professionnels pouvant assurer la traduction, les familles avaient recours à leurs propres enfants. Cet état de fait entraîne des situations absolument délirantes où un petit va, par exemple, accompagner sa mère en phase terminale d'un cancer.

C'est un fait connu, les enfants apprennent plus vite que leurs parents :

d'abord, en raison de la plasticité de leur cerveau, mais aussi parce qu'ils ont conscience de l'urgence qu'il y a à apprendre, pour pouvoir parler et pallier la difficulté dans laquelle se trouvent les adultes de leur entourage, à cause des situations de précarité. Djamel Radji, le psychiatre et vice-président de Migrations Santé Alsace, considère que les personnes vulnérables sont dans un espace de panique permanent, qui n'est pas favorable à l'apprentissage. Si vous savez que votre fille est dans un avion et qu'il est en train de se crasher, on aura beau vous dire les chiffres gagnants du loto, vous aurez beau avoir envie de les retenir, vous ne retiendrez rien du tout.

Or, tous les jours, l'avion est en train de se crasher pour plein de personnes qui sont sur le territoire français.

Peux-tu nous raconter en quelques mots l'histoire de *Valentina*?

C'est l'histoire d'une maman qui vient de Roumanie, avec sa fille. Elle laisse au pays son autre enfant et son mari. Toutes deux viennent en France pour faire soigner la maman qui souffre d'un problème cardiaque et c'est la petite fille, faute d'interprète fourni par l'institution, qui va traduire les consultations à sa mère.

Comment as-tu construit le passage du matériau collecté sur le territoire vers le conte?

Après ces rencontres, je me suis enfermée tous les matins pour écrire et j'ai décidé de sortir une première matière d'écriture qui ne serait pas le texte du spectacle, mais qui serait un conte.

Aussi, j'ai choisi cette forme pour deux raisons, d'une part parce que l'héroïne principale de ce spectacle est une enfant et que je voulais écrire depuis son endroit; d'autre part, parce que j'ai raconté beaucoup d'histoires avec des récits chorals et une multitude de personnages par le passé, et je voulais cette fois resserrer l'histoire sur cette petite fille et sa maman. Dans ma tête,

ce ne pouvait être qu'une nouvelle ou bien un conte.

Quel point aveugle du monde médical *Valentina* permet-elle d'éclairer?

J'ai rencontré des cardiologues et des médecins formidables. Pour autant, j'avais aussi envie de raconter une situation dans laquelle des personnes peuvent vivre une violence institutionnelle.

C'est important de le raconter parce que, souvent, dans l'espace médical, il y a un sachant et quelqu'un qui ne sait pas - ou plutôt, quelqu'un qui croit ne pas savoir. Or, tout le monde sait aujourd'hui qu'on a besoin du malade pour comprendre les pathologies dont il est atteint. Mais dans une situation où la personne ne maîtriserait pas la langue, une forme de violence institutionnelle énorme peut s'exercer. Il me paraissait donc urgent de la mettre en situation et en récits.

Pourquoi avoir choisi de travailler avec la langue roumaine, en particulier?

En tant que directrice du TnS, j'avais envie de faire connaissance avec les communautés que je n'avais pas encore rencontrées.

Aussi, j'ai eu l'occasion d'échanger avec Christina, une interprète roumaine. Le roumain est une langue latine, donc c'est une langue qui nous paraît familière. Mais quand on ne maîtrise pas la langue, on ne la maîtrise pas. J'ai beau saisir quelques mots d'italien ou d'espagnol, si un médecin italien ou espagnol décrit mon bilan de santé, je ne comprendrais rien du tout.

Tu donnes vraiment à voir et à entendre dans cette pièce les pulsations dérégées d'un cœur; comment ces rythmes s'articulent-ils aux mots?

Quand des choses graves arrivent dans sa vie, le cœur de la mère, interprétée par Loredana [lancu], se met à battre plus ou moins vite, selon des rythmes anormaux. Son cœur réagit aux nou-

velles. Dans le spectacle, je veux montrer une connexion au cœur, à la sensation de cette maman.

Il y a aussi une autre dimension : ce que produisent les mots. C'est une pièce sur la langue. Ce qui est prononcé, ce qu'elle va faire dire ou les paroles qu'elle entend, vont impliquer un BPM différent. En fait, les battements du cœur sont reliés aux mots.

Quel est rôle du miracle? Comment arrive-t-il dans l'histoire?

L'idée du miracle m'est venue en rencontrant des jeunes personnes de la communauté roumaine et rom venues passer des auditions. Il y a eu le visage projeté d'une de ces jeunes filles et j'ai vraiment eu l'impression de voir un visage de sainte.

Aussi, pour recruter les comédien-nes, j'ai passé une annonce dans une église orthodoxe. J'avais toutes les images du lieu en mémoire et le miracle est une possibilité qui m'a sauté au visage.

Enfin et surtout, je voulais que mon histoire se termine bien pour la fillette. Je voulais qu'au moment de lui lâcher la main, tout se soit bien passé. Dans une situation pareille, seul un miracle pouvait garantir le dénouement heureux. En somme, la fiction va offrir à la petite quelque chose que l'on ne donne, malheureusement, pas aux autres enfants : elle va pouvoir sauver sa mère.

Propos recueillis le 18 décembre 2024
au TnS par Najate Zougari



Il était une fois,



pour soigner le cœur de la maman.

Le miracle de la rencontre

Entretien avec Loredana Iancu, actrice non-professionnelle

Peux-tu nous raconter comment tu as rencontré Caroline Guiela Nguyen et son équipe ?

C'était une incroyable rencontre qui a eu lieu... à l'église. Il faut savoir que moi, j'ai mes habitudes dans cette église orthodoxe située à Strasbourg, j'y vais toutes les semaines. Une fois, quand l'office est fini, je vois Caroline [Guiela Nguyen] et son assistante Flora [Nestour, chargée des relations avec les publics] qui commencent à dispatcher des flyers et à expliquer le projet. On me dit « voilà, il y a une découverte au théâtre, c'est pour un spectacle où il y aura des enfants, des dames et pour des personnes âgées. Si ça vous intéresse, venez... » Et j'ai pensé « ah oui, je serais bien intéressée pour ma fille ».

Donc, au départ, tu as estimé que ce n'était pas pour toi ?

Mais oui! (*Elle rit.*) Jamais je n'aurais imaginé que ça pouvait être pour moi, mais alors vraiment pas du tout! En revanche, j'ai pensé à ma fille et je me suis dit qu'elle allait vraiment être contente parce qu'elle a fait du théâtre une ou deux fois à l'école, et elle a bien aimé. Et là, Flora me dit que je peux aussi venir avec ma fille.

Après, pour moi, ce n'est pas évident; je n'ai rien à faire, moi, dans un théâtre... Je ne m'y voyais pas du tout. Je suis une personne réservée, je n'ai pas l'habitude de monter sur scène ou d'être en représentation devant les gens. Mais, au bout

d'un moment, je me suis dit « pourquoi pas, ça sera une belle découverte ». J'ai quand même eu besoin de temps pour réfléchir, j'ai pris le flyer chez moi et j'ai parlé à ma fille.

Et là, elle avait presque les larmes aux yeux. Elle me dit « Maman, s'il te plaît, il faut que tu viennes avec moi! Allez, ça sera la première fois qu'on fait une chose comme ça ensemble et ça va être vraiment chouette! » Quand j'ai vu ma fille insister avec autant d'enthousiasme, j'ai accepté. Mais je lui ai dit que je n'essayais pas plus d'une semaine. J'ai uniquement accepté parce que ça lui tenait tellement à cœur.

Est-ce que tu pourrais nous raconter l'histoire de *Valentina* ?

Alors, d'abord, il faut dire que c'est une histoire très émouvante. Il y a aussi de la force et de l'espoir. Et cela vient du rapport de la petite fille avec sa maman. La mère a un problème de cœur, mais elle veut vivre. Comme elle ne parle pas le français, c'est la petite fille qui doit tout porter. L'enfant est prise au milieu de l'école, de l'hôpital, ... Et la mère, elle s'accroche à la vie parce que quand tu as un enfant, tu as envie de vivre. Il faut que ça aille bien. Mine de rien, *Valentina* ça raconte la vérité. Parce que dans la vie de tous les jours, il y a pas mal de gens qui sont passés par là. Je ne veux pas raconter ma vie en détails, mais moi c'est ce que j'ai vécu, des problèmes de santé, pas aussi graves que le personnage. Mais je sais ce que ça signifie de ne pas pouvoir comprendre

ce que dit le médecin, de ne pas être écoutée. Je suis Roumaine aussi, comme le personnage et, quand je suis arrivée en France, je ne parlais presque pas le français, donc j'étais obligée de me débrouiller. Le corps médical n'a pas toujours le temps, les moyens... C'est dur quand tu es malade. Heureusement qu'il y a aussi de très belles personnes, de très bons médecins, qui prennent le temps d'écouter, de voir, de trouver des solutions. Mais, ce n'est pas toujours le cas, même pour les gens qui parlent le français. C'est pour ça que la pièce me touche et va toucher beaucoup de personnes.

Et ta fille, comment s'est-elle approchée le projet, après l'enthousiasme du début ?

Pour elle, c'était super, comme tout enfant, elle était hyper excitée, très contente. Et surtout, quand tu joues avec ta maman, qu'est-ce que tu peux demander de mieux ?

Je l'avais inscrite à la gymnastique auparavant. C'était un projet qui lui tenait vraiment à cœur, un petit rêve, entre guillemets. Mais la joie, quand on a découvert qu'on nous avait choisies! Nous, au début, on prenait tout ça comme un jeu, pas vraiment comme un casting. On était là pour le plaisir et c'était bien comme ça. Il n'y avait pas de pression. Je n'oublierais jamais le moment où on a reçu la nouvelle : on était au zoo, en Allemagne, avec le papa de ma fille, on avait fait cette petite sortie. Quand j'ai entendu les mots au téléphone, j'ai eu les larmes aux yeux. Quand quelque chose comme ça arrive, il faut savoir saisir sa chance. C'est une fois dans la vie, et ma fille est jeune, peut-être que ça va lui ouvrir des portes pour son avenir professionnel.

Après, moi je ne suis pas comédienne de base. Je suis juste une simple personne. Donc c'est un saut vers l'inconnu, ça m'a demandé de l'organisation car j'ai aussi un petit garçon de dix-huit mois : la crèche, la cantine, la phase d'adaptation ...

Mais, l'opportunité du théâtre est arrivée au bon moment.

J'étais en train de me dire que c'était maintenant que je pouvais reprendre le travail, trouver une activité, qu'il était temps de faire quelque chose de professionnel, parce que mon fils grandit.

Et là, l'opportunité tombe dans l'église! Je suis très croyante et je ne peux pas le cacher parce que c'est là que la rencontre s'est faite. Je vois des signes de Dieu partout. La rencontre que j'ai eue avec l'équipe, c'est aussi un miracle.

Tu as évoqué des échos entre la pièce et ta propre expérience de vie. Comment est-ce que tu perçois, plus particulièrement, le personnage de la mère que tu interprètes dans *Valentina* ?

Pour moi, c'est un personnage qui est super fort parce qu'elle n'a pas le choix en même temps. Pour sa fille, elle doit être le personnage le plus fort du monde entier. Mais, malgré cette force, quand elle est seule, avec toutes ses émotions et ce qui lui arrive, elle lâche prise et on sent une grande fragilité au fond d'elle. Je pense qu'elle a ce côté-là, même si elle ne veut pas forcément le montrer. Elle est obligée d'avancer pour sa fille, pour ses enfants, pour son mari.

À un moment, pendant les improvisations, les larmes me sont montées aux yeux, c'était dans un échange très violent avec le corps médical, le médecin nous jetait les papiers dessus. Et là, les larmes sont venues toutes seules. C'était le personnage, mais c'était un peu Loredana aussi. À un moment, tu ne contrôles plus, les choses se font avec tout ton être et toute ton âme.

Propos recueillis le 14 janvier 2025 au TnS par Najate Zouggar



Du 23 avril au 3 mai 2025 Espace Grüber Hall

Marius

À Marseille, Marius travaille dans la boulangerie de son père César. Les affaires vont mal, et Marius rêve d'ailleurs. Partagé entre son envie de prendre le large et son amour pour Fanny, une amie d'enfance, le jeune homme doute : faut-il tout quitter au risque de tout perdre ? Rester pour épouser la vie qui lui est destinée et honorer son devoir de fils ? Pour créer cette adaptation de la première pièce de la Trilogie marseillaise, Joël Pommerat a partagé les mots de Pagnol avec des détenus de la Maison centrale d'Arles, hors des sentiers battus du théâtre. Une aventure artistique qui les a menés à la création d'une troupe d'acteur-rices qui porte l'histoire de Marius et ses enjeux avec une vérité saisissante.

[Création théâtrale]
Joël Pommerat

[Librement inspirée du texte de] Marcel Pagnol

[Collaboration artistique]
Caroline Guiela Nguyen, Jean Ruimi

[Avec]
Damien Baudry, Élise Douyère, Michel Galera, Ange Melenyk, Redwane Rajel, Jean Ruimi, Bernard Traversa, Ludovic Velon

[Scénographie et lumière]
Éric Soyer

[Direction technique]
Emmanuel Abate

[Direction technique adjointe]
Thaïs Morel

[Costumes]
Isabelle Deffin

[Création sonore]
François Leymarie, Philippe Perrin

[Assistanat à la mise en scène]
Guillaume Lambert (à la création), Lucia Trotta

[Renfort assistant]
David Charier

[Régie son]
Fany Schweitzer

[Régie lumière]
Julien Chatenet, Jean-Pierre Michel

[Régie plateau]
Ludovic Velon

[Construction décors]
Thomas Ramon — Artom

[Accessoires]
Frédérique Bertrand

[Administratrice]
Elsa Blossier

[Co-directrice]
Magali Briday-Voileau

[Chargée de production]
Alice Caputo

[Responsable des tournées]
Pierre-Quentin Derrien

[Directrice de production]
Lorraine Ronsin-Quéchon

Avec l'accompagnement de Jérôme Guimon de l'association Ensuite.

Production : Compagnie Louis Brouillard

Coproduction : La MC93 – maison de la culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, La Coursive – Scène nationale de La Rochelle, le Festival d'Automne à Paris, le Théâtre de Brétigny-sur-Orge, Points-Communs, Nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, le Printemps des Comédiens.

Avec le soutien de L'Agora - Scène nationale de l'Essonne.

Durée 1h20

Tous les jours à 21h sauf sam. 3 à 18h

Relâche lun. 28 et jeu. 1^{er}

3 grand est



Vous vous souvenez
de votre premier amour ?

Du 24 au 30 avril 2025 Salle Koltès

Je suis venu te chercher

Création au TnS Production

Amir n'a jamais su qui était son père. Il apprend un jour que ses origines prennent probablement racine dans le nord de Strasbourg. Guidé par une femme-ange de 92 ans, il part à la rencontre de l'enfance de personnes qui ont aujourd'hui entre 60 et 95 ans, plonge dans le paysage de cette ville, à la recherche des enfances perdues et des premiers amours. Dans son enquête, il rencontre Léa, qui changera sa route. Une histoire écrite par Claire Lasne Darcueil, née de son immersion au plus près des mémoires de Strasbourgeoises et de Strasbourgeois. Une création collective rassemblant au plateau l'acteur Salif Cissé, l'actrice Lisa Toromanian, des comédien-nes non-professionnel-les et un chœur dansant d'habitant-es mu-es par le même désir de raconter à plusieurs, à égalité.

[Écriture et mise en scène]
Claire Lasne Darcueil

[Écriture corps]
Kaori Ito

[Acteur-rices]
Salif Cissé et Lisa Toromanian

[Avec]
Liliane Hamm, Marie-Cécile Althaus, Pierre Chenard, Jean Haas, Jean-Raymond Milley, Dominique Wolf
[Et] Mahi Arifur Rahman, Selda Atabay, Léa Balouka, Jocelyne Blanchard, Florent Boilley, Claude Bonnarel, Anne-Marie Brisbois, Pierre Darroman, Michèle Delemontex, Rosalie Essoh, Anne Groh, Hélène Grosjean, Liliane Guignard, Jacky Haessig, Gwenaëlle Hebert, Raphaëlle Henot, Isabelle Itic, Marie-Noël Jardot, Émilie Jeunesse, Catherine Jung, Tristan Klein, Claire Koné, Salsabil Krysik, Agnès Legrain, Stella Marc-Zwecker, Marie Martinez, Isabelle Mehl, Thérèse Muambombo, Léonie Muller, Obaid Naeemi, Esma Nizamoglu Esenkoylu, Ruby Owcarz, Yasemin Ozbal, Dany Rabearisoa, Mattéo Ringenbach, Laure Razon, Anne-Marie Sirna, Tamara Sokhadze, Emmanuelle Stephan, Lilou Suchet, Régine Tomasi, Martine Urban, Austin William, Gabriel Willinger, Florian Winkel, Pascale Wonner, Kadiatou Zinck

[Collaboration artistique] Paola Secret
[Collaboration corps] Léonore Zurflüh
[Collaboration voix] Mathilde Mertz [Création vidéo]
Anna Darcueil [Lumière] Félix Depautex [Costumes]
Pauline Zurini [Son] Mathieu Martin [Réalisation
graphique] Roman Suarez Pazos [Accompagnement
des habitant-es acteur-rices] Nathalie Trotta

[Production]
Théâtre national de Strasbourg, Compagnie
Polé Polé

Avec l'accompagnement du Centre des Récits
du TnS

Les décors et les costumes sont réalisés par les
ateliers du TnS

[Régie générale] Emmanuel Lecureur

[Administration de production] Dorine Blaise

[Administration production déléguée]
Cie Polé Polé : Patrick Marijon, Kanju &
La Table verte productions, Théâtre national
de Strasbourg

Création le 24 avril 2025 au Théâtre national
de Strasbourg

Durée estimée : 1h15

3^{grand est}

« Il y a le sentiment que la vie commence »

À la rencontre de Claire Lasne Darcueil pour la création de *Je suis venu te chercher*

L'intuition initiale et « une démarche artistique haute »

Le projet vient d'une commande de l'équipe du TnS : c'est une commande qui repose sur une volonté politique et artistique; d'une part, s'adresser, d'autre part, s'inspirer – des habitants et des habitantes – et puis avoir, dans cette démarche-là, une exigence artistique haute. C'est un défi que j'ai toujours aimé dans ma propre vie et, du coup, je me suis reconnue dans le geste que Caroline [Guiela Nguyen] voulait mettre en place au TnS. J'ai adhéré à cette histoire-là. L'idée était de mélanger des amateurices et des professionnel-les.

Au départ, j'avais envie de travailler sur l'enfance de personnes de plus de 60 ans et de conjuguer cette enfance au présent. Et puis, après, je me suis dit « oui ça va faire un spectacle joli », mais moi, j'ai besoin d'action, de suspens, j'ai besoin que le spectacle parte d'un endroit et aille vers un autre, vers l'inconnu.

Alors, j'ai inventé cette histoire d'enquête, celle d'un homme qui cherche son père et rencontre des hommes et des femmes sur son chemin, qui le guident. Une de ces femmes, c'est Léa, interprétée par Lisa [Toromanian]. Dans la quête de cet homme, Amir,

des portraits émergent à partir des rencontres.

Donc, il y a eu cette intuition-là dans l'écriture et avec les interviews, commencées en février 2024, soit par moi, soit par Nathalie [Trotta] et Anna [Darcueil], soit par Fanny [Mentré] et Béatrice [Dedieu]. On a collecté environ soixante récits de personnes qui parlaient de leur enfance et leurs premières amours et, à partir de là, quand on a rencontré les gens, j'ai proposé à certain-e-s d'intégrer le spectacle, dans son tout petit groupe, le « noyau dur », des gens qui allaient interpréter leur propre histoire. Pour le grand groupe, il n'y a eu aucun casting, tous les gens qui ont envie d'être là et pour qui cela avait un sens d'être là sont présent-e-s. Et il s'avère qu'ils et elles sont merveilleux. Ce groupe, grâce au travail de Nathalie, s'est ouvert aux personnes en insertion à Emmaüs, à certaines personnes présentant une déficience cognitive, et on est arrivé à incarner une vraie diversité sociale.

Immédiatement, j'ai dit que je voulais travailler avec un ou une chorégraphe et donc je coécrits ce spectacle avec Kaori Ito; c'est vraiment une coécriture, moi j'écris le texte et la mise en scène et, elle, elle réalise l'écriture du corps. C'est une rencontre importante.

Faire entrer en symphonie le texte théâtral et les récits collectés

J'ai un rapport à la parole qui m'a été confiée et que j'ai réécrite qui est comme le rapport à une parole sacrée, pour laquelle j'éprouve beaucoup de respect. Et c'est un peu bloquant parfois; mais, en fait, à force de chercher la forme théâtrale de cette langue-là, grâce à la musique, grâce à la danse, grâce à la manière de décaler les choses et aussi dans mon travail de réécriture, je constate que les deux langues sont en train de s'harmoniser. Il y a un dialogue qui s'est établi entre l'écriture purement de fiction et l'écriture issue des interviews.

Le texte n'est pas stabilisé. Ça se joue parfois dans des détails qui peuvent être très importants pour les personnes concernées; moi, je n'ai aucune susceptibilité d'autrice, en fait, il me manque une case là-dessus. C'est Gilles Deleuze qui disait : quand deux personnes ne sont pas d'accord, j'ai toujours envie de leur dire, mais « change de mot »!

Ce à quoi je tiens le plus, c'est une forme de musicalité. Mais les comédiens l'ont parfaitement compris et, quand ils me font une proposition, c'est toujours dans le respect de cette musicalité. L'autre chose importante pour moi, c'est une forme de rapport au spectateur, c'est-à-dire que je ne veux pas que l'on fasse du mal aux spectateurs. On peut raconter des histoires très intenses mais je veux qu'on fasse attention aux spectateurs et ça, les comédiens le respectent beaucoup.

Je ne peux pas définir la musicalité... C'est la mienne, en fait. J'écris en allant énormément à la ligne. J'entends mon texte intérieurement et la recherche de sens, pour moi, elle se fait autant par là que par le sens lui-même. Après, c'est une langue très simple, et ça, j'y tiens! Ce n'est pas une langue sophistiquée. Sujet, verbe, complément! Marguerite Duras a beaucoup défendu ça et je me sens très proche de cette vision. Par contre, j'ai un rapport à l'humour qui est vital. Je ne peux pas vivre dans

un monde où on ne pourrait pas rire à chaque instant. Le rire, c'est exact, c'est très précis.

Travail et correspondances entre le « noyau dur » et le « chœur »

Longtemps, j'ai séparé les deux, le travail avec le noyau dur et celui avec le chœur. C'était comme ça pendant plusieurs temps de résidence et, en novembre dernier, j'ai proposé au chœur de partager une partie du travail que l'on faisait dans le « noyau dur » avec eux; et ça a été très important, ça leur a permis de comprendre le projet dans sa totalité. À la fin de la résidence de novembre, j'ai proposé qu'un samedi, on ne fasse pas tout, mais plutôt des extraits de pas mal de choses et ça a été un moment décisif.

Les pulsations du chœur

Le chœur, c'est la ville de Strasbourg. Au départ, il y a un homme, qui est Noir, et qui apprend qu'il a des origines alsaciennes. Il est un peu halluciné! L'humour, il commence là. Amir est estomaqué. Il arrive dans cette ville avec ce qu'il est, en se disant « qu'est-ce que je viens faire dans cet endroit et qu'est-ce que je peux bien avoir à faire avec cet endroit-là? »

Après, on a quand même passé des mois ensemble, donc ce chœur s'est beaucoup individualisé : chaque personne existe pour moi de manière personnelle. Ce n'est seulement pas un groupe. C'est un chœur d'anges. Des anges laïcs... Comme ceux des *Ailes du désir*. Ce sont les anges qui accompagnent la quête d'Amir et qui lui rappellent qu'il n'y a pas que son histoire. Ça permet de recontextualiser une histoire personnelle. Certes, elle est forte, singulière... Mais bon, il n'y a pas que la sienne : on a le langage commun qu'on peut avoir. Notre projet est un ovni et notre ambition, c'est d'être inclassable. Aucun code, ne suivre aucune norme.

Vieillir : une possibilité de liberté

Pour beaucoup de gens qui n'ont pas eu d'enfance ou d'adolescence, au sens où on l'entend habituellement, le fait de vieillir est tout à coup une possibilité de liberté parce que quand on est lâché par la société (car on l'est, très vite, dès cinquante ans pour une femme), c'est embêtant – parce qu'on est lâché – mais en même temps, c'est chouette, parce qu'on est libre. Débarrassé. Il y a un sentiment que la vie commence. Moi j'ai 58 ans, ce n'est pas 68 ou 80, mais je trouve cette aventure de changer d'âge très intéressante. C'est une aventure qui permet d'aller au-delà de la stigmatisation dont on peut faire l'objet dans le milieu de la culture. Il n'y a pas de femmes de mon âge qui dirigent des structures (à part Ariane Mnouchkine, qui est tout à fait à part)... Alors qu'il y a des hommes de 70, 75 ans. C'est intéressant de travailler sur ce que c'est vraiment, vieillir, c'est-à-dire embarquer dans un voyage assez fantastique, où tu es encore en forme ; moi, je suis plus en forme que je ne l'ai jamais été dans ma vie, et on a moins de charges – moins d'argent aussi, mais enfin, on s'en remet ! Comme dit Florence Foresti, « 50 ans, c'est l'adolescence + la carte bleue » ! C'est vraiment très passionnant et c'est aussi important de rassurer les gens jeunes avec ça. Objectivement, parler de seniors à partir de 50 ans, c'est du pur délire, ce n'est pas raisonnable.

Comment l'intime devient commun

C'est un processus, par étapes, qui permet le passage de l'intime au commun. Il y a l'écriture, la réécriture par les personnes qui m'ont confié leurs récits, une recorection etc. etc. Puis, il y a l'épreuve du plateau pour qu'on trouve ensemble « la » forme. Quelquefois c'est avec la danse, quelquefois c'est avec la musique, quelquefois c'est avec rien. La forme, c'est la forme qui décale, qui projette ailleurs cette parole-là – mais de manière très discrète. Ça n'a pas besoin, à mon sens, d'être spectaculaire. L'essentiel, ce qui m'obsède, c'est de

respecter ces personnes qui me font confiance. Rien, absolument rien n'est plus important que cela.

Laisser de la place aux émotions des autres

Le silence a toute sa valeur dans le récit et on le sait au théâtre, comme dans la musique. Et quelquefois, on l'oublie dans la danse. Pour aller quelque part, il faut partir de rien et pour continuer, il faut respirer, aussi. J'aime énormément ces temps où on ne fait presque rien. Et ça, c'est aussi une question de relation aux publics, j'aimerais bien que ce spectacle laisse beaucoup de place à l'émotion des autres.

La quête d'Amir devient une quête qui dépasse totalement sa propre personne. Cette recherche, elle concerne tous les êtres humains. Ce qui est beau, c'est que lui, qui a toujours cherché son père, va s'apercevoir qu'il est né de l'amour et que c'est sa chance infinie. Pour ce spectacle, ce qui compte c'est le cheminement, le détour qui permet de faire des portraits. Deleuze disait le charme de quelqu'un, c'est son paysage. Ce qui est émouvant, c'est le paysage dessiné par les comédiens et comédiennes. Des paysages qui refusent le malheur. Ce dont j'ai envie, c'est que rien ne soit simpliste. Moi, je suis tombée sous le charme de ces personnes et j'ai voulu rendre compte de leurs paysages.

Liliane, par exemple, c'est l'ange des anges – la cheffe des anges, si on veut ! De là où elle est, avec son déambulateur, sans être sur le plateau, elle guide Amir, en vidéo et en son. C'est quelqu'un qui porte toute l'histoire de l'Alsace et donc, qui est aussi la dépositaire de l'histoire des frontières et du mal que fait l'idée de frontière dans le monde. Elle souffre aujourd'hui de voir le nombre de murs que l'on est en train de construire alors qu'elle a lutté toute sa vie pour l'éducation populaire, pour la transformation de l'école et la disparition des frontières dans l'apprentissage. Il lui reste de l'espoir. Je pense qu'elle est très importante. J'ai choisi de situer le spectacle dans le temps où on s'est

rencontrées, c'est-à-dire entre les deux tours des législatives, donc il y a une irruption du monde réel et de la violence, de la division contre laquelle le groupe lutte.

Je trouve que, depuis le printemps dernier, on est à l'apogée de l'indifférence vis-à-vis de la vraie vie des gens. Le mépris et la bêtise des puissants ont atteint des sommets inédits. Il y a à la fois du désespoir et de la colère chez les gens, mais en même temps, une pulsion de vie dont j'ai envie de rendre compte. Une pulsion de vie, une envie d'être ensemble. Montrer, par exemple, qu'il n'est pas vrai que quelqu'un qui veut porter le voile soit forcément communautariste, montrer qu'il n'est pas vrai que quelqu'un qui est Noir et le revendique doit être stigmatisé, montrer qu'il n'est pas vrai qu'une personne sensible à l'écologie soit un écoterroriste, montrer qu'il n'est pas vrai qu'une femme qui défend les femmes soit une féministe hystérique... Ce n'est tout simplement pas vrai, c'est de la pure bêtise, de la simplification à outrance qui fait du mal aux êtres. Il suffit de rassembler les gens, avec leurs différences, dans des projets, pour voir à quel point c'est faux. Quand tu vois arriver ces quatre personnes en situation de handicap mental, ces quatre jeunes garçons dans le chœur, ils sont accueillis de manière horizontale par le groupe : « je reconnais en toi quelque chose de ma propre fragilité ». Je trouve que ce type d'interactions directes donnent des leçons d'une intelligence qui nous manque. On est dans un moment où le rapport des puissants à l'existence est consternant de pauvreté, de manque d'imagination et où il y a presque une volonté délibérée de nuire à la population. Tant que l'on me donnera la parole, je travaillerai à l'inverse, à montrer que les gens peuvent vraiment être bien ensemble et travailler avec une exigence artistique haute, pour produire de la beauté. Je n'ai plus l'âge de supporter l'insupportable. Je ne veux plus me laisser bouffer le bonheur de vivre, le bonheur d'aller à la rencontre

des autres, toutes religions et toutes couleurs confondues.

De manière discrète, sans banderoles, on travaille à cette rencontre. J'ai envie de vivre dans un monde normal, sans m'adresser à ceux qui refusent de nous voir parce que la concorde dans laquelle on est capable de vivre leur échappe. Je ne cherche pas à orner la vitrine avec des bons sentiments ou des slogans faciles ; ce qui m'intéresse, c'est une mise en action. Il n'y a pas d'événement à ce qu'une personne en situation de handicap soit sur scène. C'est juste normal.

Propos recueillis le 9 décembre 2024 au TnS par Najate Zouggar

Du mer. 23 au sam. 26 avril 19h Espace Grüber
Studio Jean-Pierre Vincent

Lucarne Année #1

L'artiste et acteur-compositeur Maxence Vandeveldé s'est emparé avec générosité du pari des Galas : travailler au long cours avec des habitant·es pour aboutir ensemble à une forme théâtrale dont le processus et le résultat bouleversent nos manières de créer et de produire.

Avec le soutien du Centre des Récits et l'accompagnement des relations avec les publics, il a réuni des personnes des quatre coins des quartiers Ouest de Strasbourg pour interroger la sensation du beau et chercher à comprendre ce choc émotionnel qui vient se greffer à l'intérieur de nous, s'inscrivant comme une persistance rétinienne.

[Texte et mise en scène]
Maxence Vandeveldé

[De et avec]
Naïma Bouzid, Ülkü Cinar, Mia Depoutot, Lily Duverger,
Léo Garofalo, Thierry Goguel d'Allondans, Hassenaa
Hassibout, Iman Izouli, Michèle Messer, Tugba Naimoglu,
Goychak Nassibova, Vahide Turna, Ali Şahin Vural, Zahra
Yazdan-Bakhsh, Maryam Yazdani

[Musique]
Maria Laurent

[Dramaturgie]
Fanny Mentré

[Scénographie et costumes]
Alice Duchange

[Assistanat à la scénographie et construction]
Lino Pourquoié

[Lumière]
Nicolas Joubert

[Son]
Julien Feryn

[Accompagnement des habitant·es acteur·rices]
Laetitia Daufin, Béatrice Dedieu, Fanny Mentré

Avec l'accompagnement du Centre des Récits
du TnS

[Régie générale] Zélie Champeau

[Avec des extraits lus de]
– *Écrasement des gouttes* de Julio Cortázar,
in Cronopes et Fameux, trad. de Laure
Guille-Bataillon, Ed. Folio
– *Je ne reste pas longtemps* de Cécile
Coulon, in Noir Volcan, Ed. Le Castor Astral
– *Les Vagues* de Virginia Woolf, trad.
de Cécile Wajsbrot, Ed. Le bruit du temps
– *Soir* de Federico Garcia Lorca, in *Sonnets
de l'amour obscur*, trad. André Belamich, Ed.
Gallimard, coll. Poésie
– *Unité* de Victor Hugo
– *La Peau et la trace, Des visages, et
Cicatrices. L'existence dans la peau* de David
Le Breton, Ed. Métailié
– *Ya Budur* de Naïma Bouzid
– *La Beauté des hirondelles : le voyage*,
de Ülkü Cinar
– *Le sentiment* de Léo Garofalo
– *L'Évasion* de Tugba Naimoglu
– *Voilà, c'est son rêve* de Zahra
Yazdan-Bakhsh et Maryam Yazdani
– *La tasse* de Maxence Vandeveldé

Remerciements Association Par Enchantement,
Centre social et culturel l'Albatros - Lingolsheim
et l'ensemble des auteur·rices et maisons
d'éditions ayant autorisés la lecture de leurs
œuvres

Durée estimée : 1h20

Gratuit Réservations sur tns.fr



Recueillir, collecter, accueillir

À la rencontre de

Le Centre des Récits est une structure qui n'a jamais existé auparavant dans un théâtre public. Cet espace, qui accompagne les artistes dans leurs créations, permet aussi l'exploration de nouveaux chemins d'écoute et le déploiement d'une expertise du réel, fondée sur les récits confiés par les habitantes et les habitants.

Partir de la matière du réel

Ce qui s'impose, d'abord, quand on va à la rencontre de celles qui le font vivre, c'est le caractère inédit du Centre des Récits, cet espace de collecte et d'archivage de mémoires vivantes, ancré sur le territoire et offrant un terrain d'expérimentation pour les artistes. Impulsé par la vision et le projet de Caroline Guiela Nguyen pour le TnS, le Centre des Récits a été créé à son arrivée, en septembre 2024. Pour étayer sa nécessité, Fanny Mentré prend l'exemple des créations de Caroline : « sur des spectacles comme *SAIGON*, *FRATERNITÉ*, *Conte fantastique* ou *LACRIMA*, elle part d'une intuition forte, d'une idée, et elle nourrit son écriture par un long travail d'immersion sur le terrain et de nombreuses rencontres. Par exemple, pour *LACRIMA*, le point de départ était la fabrication d'une robe exceptionnelle; elle s'est plongée dans l'univers d'un atelier de haute couture – quels sont les métiers, les rapports de hiérarchie, les temporalités? Ses

recherches l'ont menée à s'intéresser au savoir-faire et aux conditions de travail des brodeurs de Mumbai, des dentellières d'Alençon... Cette pulsation du réel, on la perçoit dans ses œuvres, elle insuffle une dimension d'authenticité. »

Béatrice Dedieu précise : « on collecte la matière documentaire de manière inductive, des récits dont l'épaisseur s'enrichit au fil de l'échange. La démarche est claire : ce matériau devient constitutif de l'écriture. Mais, les artistes que nous accompagnons ne cherchent pas à restituer les témoignages que nous avons collectés. Au contraire, ils s'en inspirent pour nourrir la narration d'une fiction. C'est pourquoi le Centre est intégré au département du développement des créations. »

En somme, la démarche du Centre des Récits ne produit pas des éléments pour un théâtre documentaire, ni pour une sociologie qualitative : l'enjeu est bien, cette fois-ci, en ce lieu, de fabriquer de la fiction en partant de la matière que fournit le réel.

Le fait d'assumer le caractère artisanal et non systématique des entretiens – qui ne sont pas soumis aux rigueurs scientifiques d'une grille homogène –, induit une transformation profonde du rapport que nous avons à la connaissance du monde social : l'expertise du réel appartient à celles et ceux qui ont accepté de confier leurs mémoires vives, de les mettre en partage dans cet espace singulier, qui n'est pas le cabinet d'un psychologue, ni le bureau d'un statisticien et encore moins celui d'un juge.

De la collecte à la collection de récits

Cette nouvelle manière de travailler, que propose le Centre des Récits, inspire aussi d'autres artistes mais, comme le note Fanny Mentré, « c'est très souvent un temps qui n'est pas pris en compte dans les productions, c'est-à-dire que ce sont les compagnies qui le font en amont, etc. Donc là, l'idée, c'était vraiment de créer un centre dédié à ce travail : partant de l'angle de recherche de l'artiste, on va sur le terrain rencontrer des gens qui vont pouvoir nous livrer des récits intimes en relation avec cette intuition de départ. C'est un outil d'accompagnement tout à fait inédit dans un théâtre. »

Pour *Valentina*, par exemple, Béatrice Dedieu et Fanny Mentré sont parties d'une impulsion de Caroline Guiela Nguyen qui voulait explorer l'expérience de l'enfance et les rapports à la vérité; elles sont donc allées à la rencontre de différents acteur-ices du monde éducatif et social pour ensuite se tourner vers l'interprétariat. Leur objet de recherche n'est pas figé et se transforme en fonction des histoires collectées et du cheminement de l'artiste qui, dans le processus de l'écriture, affine son projet. C'est donc un dialogue au long cours que permet le Centre des Récits, un dialogue qui prend la forme d'une matière vivante faite de textures sonores.

Béatrice raconte : « pour collecter les paroles des habitant-es, nous utilisons exclusivement des outils radiophoniques – enregistreurs, micros, casques. En effet, il nous est apparu impératif de ne pas seulement rapporter les propos, mais aussi la voix, avec son grain, et parfois son émotion, ses hésitations ou ses silences. Cela ouvre une intimité tout autant qu'un paysage, pour celle ou celui qui écoute. C'est aussi cette matière-là qui fait fiction, qui fait théâtre. »

Pour *Je suis venu te chercher*, création de Claire Lasne Darcueil, elles ont collecté des récits de vie des habitant-es, de 60 à 93 ans! Ensuite, c'est toujours un dialogue au long cours avec les metteuses et metteurs en scène pour enrichir ce dense matériau documentaire. Le Centre des Récits travaille en étroite collaboration avec les Relations avec les publics du TnS. Fanny explique : « à chaque fois que nous sommes sollicitées, nous affînons notre méthodologie, notre façon de faire et de collaborer [...] il faut que l'on comprenne assez vite les enjeux artistiques et de dramaturgie pour proposer davantage d'épaisseur documentaire ».

Le Centre des Récits propose, en somme, un espace d'exploration toujours ouvert; comme le disent Béatrice et Fanny : « les gens n'arrivent pas avec quelque chose de verrouillé ». Reprenant l'exemple de *Valentina*, elles expliquent être parties d'un questionnaire très large : « toute vérité est-elle bonne à dire aux enfants? » À partir de cette vaste interrogation, elles ont rencontré des personnes qui travaillaient avec les enfants, dans le milieu scolaire, médico-social, mais aussi judiciaire. Concrètement, ces rencontres se sont matérialisées par la réalisation d'entretiens avec des juges pour enfants, des éducateur-ices, des infirmières, des psychologues scolaires, des directeurs de foyers, des personnes greffées, des militant-es associatifs, etc. Et des questions complexes émergent; par exemple : comment parler du décès d'un proche à un jeune enfant ?

Au cours de ces entretiens approfondis, elles posent à leurs interlocuteur-ices la question du rapport aux langues. Fanny et Béatrice ont ainsi cherché à éclairer, pour ce projet, le point souvent négligé par la logique institutionnelle, de la traduction et du passage d'une langue à l'autre pour fonder « l'en-commun ». Elles savaient que c'était un fil rouge du travail de Caroline Guiela Nguyen. Ce souci constant de la vision singulière et des préoccupations propres à chaque metteuse ou metteur en scène est également au cœur du travail du Centre des Récits.

Aux prémices de la création de *Valentina*, elles se sont rendues à un colloque sur l'interprétariat en milieu médical, organisé par l'association Migrations Santé Alsace, un partenaire privilégié du TnS. Elles font la connaissance de la directrice, Marie Priqueler, et de nombreux-ses interprètes. Sous l'impulsion de Caroline, elles commencent à interroger le rôle des enfants qui, en l'absence d'interprètes professionnels, peuvent être mis dans des situations très complexes, en charge d'apprendre notamment d'apprendre à leurs proches des nouvelles dévastatrices.

Nécessité de la lenteur

En fournissant ainsi une matière brute extraite du monde social pour documenter la recherche des artistes, le Centre des Récits accompagne l'écriture mais nous oblige aussi à regarder le monde social d'une autre façon, sans les filtres du discours du médiatique et de l'analyse savante. Béatrice explique, non sans avoir décrit de manière puissante l'apparence matérielle, concrète et singulière d'un greffon, que « la question de la greffe a surgi plus tard au cœur de l'écriture de *Valentina*, comme un enjeu dramaturgique fort qui compose le spectacle. [Elles sont] retournées sur le terrain afin de [s'] entretenir avec des personnes qui avaient connu une greffe, ou au sein du milieu hospitalier, pour échanger avec des infirmières coordinatrices. Ça a été des rencontres très fortes ».

Établir un rapport de confiance avec les personnes qui déploient une parole, dont le Centre des Récits sera le dépositaire, exige de prendre du temps. Pour Béatrice, « Le travail d'approche est un travail d'enquête extrêmement lent, car il est important d'étudier le terrain avec acuité et précision, mais aussi de laisser part à une grande sensibilité. Pour autant, rencontrer c'est aussi se laisser immerger, voire parfois, se faire bousculer et déplacer, ce qui est absolument passionnant. »

Ainsi, la lenteur ne s'explique pas seulement par la nécessité d'approfondissement requise par la recherche. Les récits de vie sont anonymisés et l'écoute attentive exercée par Fanny et Béatrice génère un « effet boule de neige », bien connu des ethnographes : les rencontres produisent d'autres rencontres qui produisent d'autres rencontres, etc. Les paroles confiées sont au croisement de l'institution publique et de l'intimité la plus personnelle. Aussi, l'accueil se veut chaleureux mais le cadre posé est clair.

Autrement dit, le Centre des Récits crée une disponibilité d'écoute. Le théâtre ouvre enfin toutes ses oreilles à des histoires jusqu'alors jugées périphériques.

Quatre oreilles. De nouveaux chemins d'écoute

Béatrice et Fanny soulignent l'importance de réaliser ces entretiens ensemble, à deux : elles ont quatre oreilles qui leur permettent d'explorer des angles différents. Béatrice explique que « l'avantage de réaliser des entretiens à deux c'est d'ouvrir de nouvelles portes ». Le fait de ne pas appartenir à la même génération, ni d'avoir nécessairement des références communes, crée une complémentarité créatrice.

Fanny Mentré, qui est arrivée au TnS en 2008, a une grande expérience artistique liée à la question dramaturgique et éditoriale : « Avant la création du Centre des Récits, je réalisais des entretiens avec les artistes pour les programmes de salle ; c'étaient

volontairement de longs échanges, comme une entrée dans leur cuisine intérieure, un espace de partage avec le public. Je m'occupais aussi du Comité de lecture, nous recevions 300 textes par an et je les lisais tous ; je prenais très à cœur de faire découvrir de nouveaux récits, de nouvelles voix. Je viens d'un milieu dit « populaire » et la question « qui raconte les histoires et l'Histoire ? » résonne très fort en moi. Aujourd'hui, les personnes que nous sollicitons sont souvent étonnées que l'on veuille recueillir leur témoignage, les enregistrer, sauvegarder leur propos, leur histoire, leur voix. Or, c'est très important : faire en sorte que ce dont elles témoignent ne se perde pas. »

Quant à Béatrice Dedieu, elle est arrivée au service des relations avec les publics du TnS en 2018 : « Le travail de territoire qui se construit au sein du secrétariat général est tout à fait passionnant. L'ambition d'aller à contre-courant des modèles de culture légitime afin de travailler sans relâche pour faciliter l'accès à la création artistique. Le théâtre est à la fois un lieu, une littérature, une pratique et une programmation : tout autant d'outils à construire pour créer du lien et de l'hospitalité, des refuges. Mais j'ai débuté ma carrière en travaillant à Radio France où j'ai été journaliste et collaboratrice en matinale (7-9), sur des

émissions d'actualité pendant presque deux ans (France Inter, France Culture). C'est au sein de la Maison ronde que j'ai découvert le documentaire, et enfin, la possibilité de tendre un micro ailleurs qu'en ville, auprès de personnes aux récits minorisés, avec une autre façon de se raconter, des accents que l'on n'entendait pas. Je n'ai plus arrêté depuis. »

En ouvrant leurs quatre oreilles, Béatrice Dedieu et Fanny Mentré ne collectent pas seulement des données, elles déploient aussi un nouvel espace d'écoute et un autre rapport à notre connaissance du monde social. La collecte des récits de vie qu'elles mettent au service des projets artistiques qui leur sont confiés fournit en priorité une aide inédite et précieuse aux metteur-ses en scène.

Mais le Centre des Récits participe aussi à inventer une nouvelle manière de comprendre la société, à créer de nouveaux chemins d'écoute et d'intelligence qui se nourrissent certainement des façons de faire du journalisme ou des sciences sociales, sans pour autant s'y réduire.

Najate Zougari, TnS – Mars 2025

Programmation festive

Au cœur des Galas, nous vous invitons à partager le théâtre avec nous! Autour de rencontres avec les artistes au plus près de la création, pour des moments festifs au 7^e Ciel, grâce aux restitutions d'ateliers menés toute l'année avec nos partenaires de l'éducation nationale : retrouvons-nous et réinventons ensemble ce que « public » veut dire quand on l'adosse au mot théâtre.

Rencontres, concert, bal...

On se dit tout des Galas

7^e Ciel Gratuit sur réservation

Réimaginer des formes de création collective, ancrer la création artistique au théâtre dans l'élaboration commune d'une ressource, rendre effectif l'accès à l'institution publique, créer à égalité... Voici quelques-unes des questions importantes et joyeuses que posent les Galas du TnS, et qui ont sans doute traversé Caroline Guiela Nguyen, Claire Lasne Darcueil et Maxence Vandeveld. Iels vous donnent rendez-vous pour un échange ouvert et inédit!

samedi 26 avril	11h-12h30
-----------------	-----------

Gooûter

Parvis du TnS Gratuit sans réservation

Pendant le weekend central des Galas, on se donne rendez-vous le samedi et le dimanche à 16h pour un goûter sur le parvis du TnS (ou au 7^e Ciel si la météo est capricieuse). Après *Valentina* ou juste avant *Je suis venu te chercher*, rencontrons-nous en toute simplicité pour parler des spectacles et de la création.

samedi 26 avril	16h
dimanche 27 avril	16h

Banco! géant

Salle Saint-Denis Tarif unique 6€

Vous aimez Banco? Ce moment de pratique et de créativité partagée avec un-e artiste? Pour les Galas, on vous le propose en format géant! Sinon la promesse reste la même : un-e artiste surprise, 2h30 de découverte artistique, une séance unique... Petit indice pour ce Banco! géant : venez habillé-es confortablement ;)

dimanche 27 avril	10h-12h30
-------------------	-----------

O'ptithéâtre

7^e Ciel Gratuit sans réservation

L'émission radio proposée par des élèves de Terminale du lycée des Pontonniers (qui suivent l'enseignement facultatif en théâtre). Iels ont vu tous les spectacles des Galas, rencontré les artistes, des spectateur-rices. Iels vous en parlent! Venez assister à l'émission en direct!

mardi 29 avril	17h30
----------------	-------

Jam des Galas

7^e Ciel Gratuit sans réservation

Apportez vos violons, vos guitares, flûtes et autres accordéons, pour une Jam session ouverte aux musicien-nes des quatre coins de Strasbourg! Avec la complicité de Paul Guta et Marius Stoian, nos deux violonistes de *Valentina*, on fera sonner le 7^e Ciel du TnS en partageant les notes et les mélodies qui font nos vies.

samedi 26 avril	18h30-21h30
-----------------	-------------

Le bal des Galas

7^e Ciel Gratuit sans réservation

Qui dit gala dit bal de clôture! Pour les dernières de *Valentina* et *Je suis venu te chercher*, le 7^e Ciel vous ouvre ses portes pour célébrer la création, échanger avec les équipes artistiques et tester vos plus beaux pas de danse entre les colonnes et les paillettes du TnS.

mercredi 30 avril	22h30
-------------------	-------

Restitutions ouvertes

Avec le soutien de la délégation académique à l'action artistique et culturelle de l'Académie de Strasbourg, et de la Direction régionale des affaires culturelles Grand Est

Debout pour les élèves de Rudloff!

Salle Jelinek Gratuit

Depuis 2017, le TnS accompagne l'enseignement du théâtre en option facultative au lycée polyvalent Marcel Rudloff à HautePierre. Tou-tes les élèves participent à une aventure de théâtre collective, de plusieurs années pour certain-es d'entre elles-eux, conduite par des artistes du TnS. Iels présentent leur travail à leur famille. Nous les accueillons dans une salle du théâtre pour faire vivre leur talent face à un public. Alors famille, public, ami-es : debout pour les élèves de Rudloff!

Première partie

Ce chemin qui n'a pas de nom, de Claire Audhuy

C'est l'histoire vraie de Deedar, un adolescent de 15 ans parti tout seul de chez lui pour parcourir, à pied, 17 000 km. Sur scène, vêtu-e comme lui d'un pull à capuche rouge, chacun-e interprète Deedar à tour de rôle. Tou-tes rejouent ensemble ce grand voyage du Pakistan à l'Europe.

[Avec] Alimkhan Bissoultanova, Carmélie Kangofa Elongo, Inha Ngouade, Lou Weitz, Mathis Duhaumont, Nino Ries-Tavernier, Manon Sowinski, Pauline Tran, Rose Dantan, Sathusa Markandu

Le texte complet du spectacle est disponible aux éditions Rodéo d'âme et à la librairie partenaire Quai des brumes à Strasbourg.

Deuxième partie

C'est quoi l'amour ? C'est quoi, être amoureux ?

Mené-es par l'acteur et metteur en scène Charles Zevaco, les acteurs et les actrices de l'option théâtre du lycée Rudloff de Strasbourg se sont prêtés au jeu d'une enquête documentaire, pour tenter de mettre des mots et des gestes sur leurs premières expériences affectives, leurs doutes et leurs espoirs. Du récit autobiographique aux forums philosophiques, des tentatives d'écritures poétiques à l'exploration d'un répertoire littéraire et musical, iels se sont emparés des outils que permet le théâtre pour comprendre le monde, et ont commencé à cartographier le champ du sentiment amoureux.

[Avec] Anh-Thy Nguyen, Charles Coeffin-Feffer, Charly Falkenrodt, Ece Irmak Sarimsak, Eva Pierre, Léa Fringand, Lucas Hamelin

samedi 26 avril	17h30
dimanche 27 avril	17h30

Les Pontos font leur show

Espace Grüber Gratuit

Le TnS est le partenaire historique des enseignements théâtre du lycée international des Pontonniers de Strasbourg. Pour la première fois, nous vous proposons d'assister à la restitution du travail mené par les jeunes gens de l'enseignement de spécialité théâtre au terme d'un cycle intense de trois années mêlant pratique, théorie et découverte de la création contemporaine. Un moment partagé joyeux et inspirant sous la houlette des artistes Laure Werckmann et Florence Albaret.

[Avec] Carla Bernard, Louise Blévins, Anna Blindermann, Véronika Bondarieva, Amélie Brouck, Nine Dhume, Céleste Fischer, Clara Hirschmiller, Sarah Husson, Tessa Jacquemin, Lysandre Jakopina-Lanères, Anna Loup, Alessia Matache-Romanin, Khrystyna Nakonechna, Olivia Pohl, Cassandra Procaci, Janelle Rouet, Juliette Studer, Mike Turmangil, Adèle Zoghلامي

Première partie

Dans les pas de Dominique Blanc

[Artiste intervenante] Laure Werckmann

Le premier objet d'étude en spécialité théâtre s'intitule *Parcours Dominique Blanc* et permet aux élèves d'appréhender la notion de chantier de création. Le programme nous invite à explorer trois chantiers de création de cette comédienne : le rôle de Phèdre dans la mise en scène de Patrice Chéreau, celui de Suzanne dans *Le Mariage de Figaro* mis en scène par Jean-Pierre Vincent, et plusieurs rôles dans *Angels in America* mis en scène par Arnaud Desplechin.

Deuxième partie

1789, une révolution !

[Artiste intervenante] Florence Albaret
[Costumière] Clara Hubert

Le second objet d'étude en spécialité théâtre s'arrime à une création qui a fait date dans l'histoire du théâtre, il s'agit du spectacle *1789* mis en scène par Ariane Mnouchkine et la troupe du Théâtre du Soleil en 1970, créé alors dans une ancienne cartoucherie désaffectée du bois de Vincennes qui deviendra un haut lieu de la création théâtrale.

C'est toute la dimension d'improvisation, de création collective, de vive énergie et d'enthousiasme, l'idée d'un peuple en marche porté par des idéaux de liberté et d'égalité qui vous seront proposés. Une forme épique, dont les valeurs nous sont plus que jamais essentielles.

vendredi 2 mai	20h
samedi 3 mai	20h

[Identité graphique]
Zoo, designers graphiques

[Conception graphique]
Antoine Van Waesberge

[Direction de la publication]
Caroline Guiela Nguyen

[Responsable de la publication]
Antoine Vieillard

[Articles et entretiens]
Najate Zouggari

[Image et identité visuelle]
Suzy Boulmedais





TnS Galas

TnS Galas

TnS Galas

TnS Galas

TnS Galas